

## Le maître ignorant<sup>1</sup>

À sa mère qui lui demande pourquoi il ne veut plus aller à l'école, l'enfant Ernesto répond : « Parce qu'à l'école on m'apprend des choses que je ne sais pas. »

C'est sur ce plan que s'ouvre *En rachâchant*, le court-métrage réalisé en 1982 par Jean-Marie Staub et Danièle Huillet, sur un texte de Marguerite Duras, *Ah ! Ernesto*.

Nul besoin d'avoir vu la représentation que les cinéastes donnent du maître d'école, pour entendre que ce que refuse Ernesto, c'est de devoir apprendre, de quelqu'un qui sait.

Le dialogue inouï qui s'instaure avec le maître d'école, chez lequel ses parents ont conduit l'enfant, le confirme ; en voici un court extrait :

Le maître : « et comment l'enfant Ernesto envisage-t-il d'apprendre ce qu'il ne sait pas ? »

Ernesto : « en ra-châ-chant »

Le maître : « qu'est ce que c'est que ça ? »

Ernesto : « une nouvelle méthode ».

L'histoire se finit plutôt bien pour l'enfant qui quitte la salle de classe, seul, laissant le pauvre maître d'école dépité.

Dans le plan final, les parents lui demandent : « C'est-y vrai que ça saura quand même lire un jour, boire et manger, travailler-travailler, se tromper et tout le machin ? »

« Hélas oui », répond le maître, incapable de soutenir plus longtemps les vertus du système scolaire.

La méthode d'enseignement prônée par Ernesto, pour autant qu'on puisse s'en faire une représentation, n'était peut-être pas si nouvelle ; elle fait en tous cas penser à celle que découvrit, par hasard, Joseph Jacotot, dont l'essentiel fut publié sous le titre *Émancipation intellectuelle, ou, méthode d'enseignement universel* et sur laquelle il fonda une nouvelle philosophie, nommée « panécastique » (pour signifier qu'elle recherche le tout de l'intelligence humaine dans chaque manifestation intellectuelle) ; le tout n'a laissé que peu de traces, les dictionnaires ne mentionnant ni la méthode ni son auteur.

Pourtant, Jacques Rancière, qui nous conte l'aventure dans son livre *Le maître ignorant*<sup>2</sup>, affirme que « Pendant quelques années, la polémique se déchaîna et la République du savoir trembla sur ses bases. »

---

<sup>1</sup> Exposé à la réunion clinique *De l'expérience au savoir*, le samedi 7 janvier 2012 à Paris dans le cadre du secrétariat à l'enseignement.

De quoi s'agit-il ?

En 1818, Jacotot, professeur de rhétorique et de langues anciennes, devenu député et contraint à l'exil, se retrouve chargé de cours à l'Université de Louvain, qui dépendait alors des Pays-Bas ; la plupart des étudiants inscrits à son enseignement ne parlaient pas le français et Jacotot ignorait le hollandais.

Privé de langue pour instruire ses élèves, Jacotot eut l'idée de recourir à une chose commune qui ferait lien ; ce fut, en l'occurrence, une édition bilingue de *Télémaque* de Fénelon, qui était le succès de librairie de l'époque ; il demanda à ses étudiants, par l'intermédiaire d'un interprète, d'apprendre le texte français en s'aidant de la traduction hollandaise ; quand ils furent parvenus à la moitié du texte, il leur demanda de répéter sans cesse ce qu'ils avaient appris et de lire le reste pour être à même de dire ce qu'ils en avaient retenu et ce qu'ils en pensaient.

Le résultat, dit Jacques Rancière, dépassa les attentes du professeur : sans qu'on leur ait expliqué les règles d'orthographe et de grammaire, en cherchant eux-mêmes les mots français correspondant aux mots qu'ils connaissaient, les étudiants hollandais avaient appris seuls à les combiner pour en faire des phrases françaises.

L'expérience fut, pour Jacotot, révélation de l'évidence aveugle de tout système d'enseignement : **la nécessité des explications**, mythe de la pédagogie.

Plus le maître est savant, plus s'accroît l'écart entre son savoir et l'ignorance de ceux auxquels il va s'agir de « faire comprendre », en substituant l'esprit à la lettre, la clarté des explications à l'autorité du livre.

Pour Jacotot, c'est dans le mot comprendre que réside le drame ; car expliquer quelque chose à quelqu'un, c'est d'abord lui démontrer qu'il ne peut le comprendre par lui-même. Dans tout système d'enseignement, le maître commence par jeter le voile de l'ignorance que lui seul pourra ensuite lever. Quelle que soit la méthode utilisée, on postule que l'élève a besoin de la parole du maître, lequel ne peut pas être n'importe qui : c'est forcément celui qui sait déjà ; l'enseignement, fondé sur l'opposition de la science et de l'ignorance consiste toujours à transmettre les connaissances du maître à l'élève.

Ainsi, le petit d'homme qui a pourtant appris sans explication la langue maternelle, doit-il investir ensuite son intelligence dans un travail de deuil : comprendre, c'est à dire comprendre qu'il ne comprend pas si on ne lui explique pas.

La révélation qui saisit Joseph Jacotot se ramène à ceci : il faut renverser la logique du système explicateur. L'explication n'est pas nécessaire pour remédier à une incapacité à comprendre. C'est au contraire cette incapacité qui est la fiction structurante de la conception explicatrice du monde

---

<sup>2</sup> J. Rancière, *Le maître ignorant. Cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*, Saint-Amand-Montrond, Paris, Fayard, coll.10/18, 1987.

Jacotot n'avait rien transmis de sa science aux étudiants hollandais, mais il les avait enseignés ; il avait exigé d'eux qu'ils mobilisent leurs facultés d'attention et ils avaient appris à rapporter une chose inconnue à une connue par la comparaison.

Se trouvait ainsi démontré le fait « qu'on peut apprendre seul et sans maître explicateur, quand on le voulait, par la tension de son propre désir ou la contrainte de la situation<sup>3</sup> ».

C'est de ce constat que va naître l'enseignement universel.

Jacotot ne supprime pas le maître, mais au maître savant il substitue le maître émancipateur ; il sépare intelligence et volonté, seule, cette dernière étant subordonnée à celle du maître ; en revanche, le rapport de l'intelligence de l'élève à celle du livre est laissé entièrement libre et le lien entre le maître et l'élève est, sur ce point, égalitaire ; dans l'acte d'enseigner et d'apprendre, il y a deux volontés et deux intelligences ; Jacotot appelle abrutissement leur coïncidence et émancipation la différence des deux rapports entre l'acte d'une intelligence et celui d'une volonté.

À la division du monde en esprits savants et esprits ignorants, il oppose l'égalité des intelligences.

Jacotot proclame que « l'on peut enseigner ce qu'on ignore et qu'un père de famille pauvre et ignorant, peut, s'il est émancipé, faire l'éducation de ses enfants, sans le secours d'aucun maître explicateur ».

On voit bien en quoi cette thèse — que Jacotot s'est employé à mettre en pratique — a pu effectivement déchaîner les passions.

Mais plus que sa pertinence, ce que je retiens ici, de la méthode de Jacotot, ce sont deux choses :

La première, c'est l'articulation qu'elle comporte des rapports entre expérience et savoir.

Ainsi, tout commence par l'expérience d'un **certain** mode d'acquisition d'un savoir : c'est un savoir acquis seul, sans recours aux explications d'un autre qui en saurait davantage ; Jacotot observe que chaque être humain a appris, uniquement par lui-même, à quelque moment de sa vie, une chose qu'il ignorait, lorsque des contingences lui imposaient de le faire, sans recours à aucune explication.

Apprendre quelque chose, ce peut-être apprendre à faire, car selon Jacotot, il n'y a pas moins d'intelligence dans un acte manuel que dans un acte intellectuel ; partout il s'agit d'observer, de comparer, de combiner, de faire et de remarquer comment l'on a fait.

C'est seulement de cette forme d'apprentissage que peut advenir ce que Jacotot appelle l'émancipation, c'est-à-dire la conscience du véritable pouvoir de l'esprit humain.

---

<sup>3</sup> *Ibidem.*

C'est cette modalité particulière d'acquisition d'un savoir qui seule fait expérience **de** savoir et c'est seulement de l'avoir éprouvée qui permettra le passage : de l'expérience **au** savoir.

Et pour émanciper, dit Jacques Rancière, il faut et il suffit d'être émancipé : l'ignorant apprendra seul ce que le maître ignore, si le maître croit qu'il le peut et l'oblige à actualiser sa capacité : cercle de la puissance homologue à celui de l'impuissance qui lie l'élève à l'explicateur.

Tu peux parler, tu peux te souvenir, donc « tu peux savoir » ; nous retrouvons là une situation connue.

Un maître ignorant, c'est d'ailleurs la condition que pose Lacan, à l'enseignement, dans « Questions à celui qui enseigne » : « [...] il n'y a de véritable enseignement que celui qui arrive à éveiller une insistance chez ceux qui écoutent, ce désir de connaître qui ne peut surgir que quand ils ont pris eux-mêmes la mesure de l'ignorance comme telle — en tant qu'elle est, comme telle, féconde — et aussi bien du côté de celui qui enseigne<sup>4</sup> ».

Sauf que chez Jacotot, le maître ignorant n'enseigne pas par la parole et il y aurait même paradoxe à en soutenir la possibilité.

Cela m'amène à la deuxième chose ; le privilège conféré par J. Jacotot et relayé par Jacques Rancière, au texte écrit, sur la parole du maître, privilège fondé sur la question suivante : si celui qui tient un livre entre les mains ne comprend pas les raisonnements qu'il contient, comment comprendrait-il les raisonnements qui lui expliqueront ce qu'il n'a pas compris ?

L'idée est que tout est dans le livre, chaque lecteur disposant des capacités suffisantes pour le déchiffrer.

Évidemment, l'exemple manque de pertinence, puisque le livre en question, c'est *Télémaque*, fable écrite pour le petit-fils de Louis XIV et que Jacques Le Brun définit précisément comme une œuvre pédagogique ; sa lecture est particulièrement aisée, parce que son auteur l'a voulue telle.

Mais comment faire avec les textes de Lacan ?

J'avais pourtant espéré en tirer quelques questions pertinentes sur l'expérience que nous en faisons selon le contexte dans lequel nous les lisons qui institue un rapport différent au texte ; l'écart qu'il peut y avoir, par exemple, entre un séminaire sur un séminaire et l'exercice d'une lecture collective, qui nous met chacun face au texte, brut de toute explication.

Cette idée s'est définitivement évanouie, à la dernière séance de lecture collective du « Rapport de Rome<sup>5</sup> » ; difficile de dire que tout est dans le texte et qu'il suffit à son déchiffrement, quand, par exemple, la question se pose, à la lecture de savoir si nous sommes face à « du premier degré » ou du « second ».

---

<sup>4</sup> J. Lacan, Le séminaire, Livre II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique*, Paris, Seuil, 1978, séance du 12 mai 1955, p. 242.

<sup>5</sup> Lecture collective organisée en 2012 par C. Lemérier, H. D'Elia, G. Capogna-Bardet, S. Rabinovitch, dans le cadre de l'enseignement de l'EPSF.

Il n'empêche qu'une question persiste : Lacan écrivant à partir de la clinique, comment se fait-il que l'expérience d'analyste ne permette pas de retrouver plus facilement le chemin qu'il a parcouru et la traduction qu'il en donne ? et si comprendre ce qu'il a voulu dire est si difficile, comment réussir aussi bien que les étudiants hollandais, à dire ce que nous pensons de ce qui est écrit ?

Serait-ce à cause justement du statut particulier de ces textes qui nous restent sous leur forme écrite mais qui ont, pour la plupart, fait d'abord l'objet de son enseignement oral ?

Serait-ce alors que la capacité à déchiffrer se trouve inhibée par la parole du maître ?

Ce maître ignorant, quelle transmission de savoir a-t-il voulue ?